

AZENOR BERNIC

AU BISEAU DES BAISERS



Azénor Bernic

Au Biseau des Baisers

© Azénor Bernic, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5456-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Au biseau des baisers Les ans passent trop vite

Évite ! Évite ! Évite

Les souvenirs brisés !

L. Aragon

Rien n'est réel...

Que le hasard

P. Auster

PRÉLUDE

Aubes ! ... Elles avaient toujours été sa « chasse gardée » sur les hauteurs du jour. Dans la première lueur gris-bleu du matin, tout retourne à l'insolite avec une saveur aiguisée... c'est l'heure de s'étirer longuement, grogner avec délices, réveiller chaque muscle, ébouriffer la tiédeur des toisons, rejouer avec ses doigts ! Récréation à l'orée du jour. Re-crétation... retour à la jubilation d'exister sur la planète bleue !

— Dès que tu te réveilles, tu me réveilles !

Il réveillait Chloé, convertie aux aubes, sans jamais la rupture d'une sonnerie – son horloge interne s'était adaptée aux solstices et aux équinoxes. Il lui donnait rendez-vous à l'aube... Juste se glisser – nu – hors de la couette et ouvrir la fenêtre... si bon l'hiver pour la morsure du froid sur la peau, frissonner et replonger dans la tiédeur du lit pour la glacer minutieusement ! ... si bon même sous les giboulées de Mars, pour les rafales criblant la vitre puis leurs joues et jurer (à tort) de rester au lit la journée !

Il la réveillait – toujours – mutines matines... juste se détacher et revenir vers son souffle, palper lentement la tiédeur des membres enchafoinés, des muscles engourdis... velouté de chairs – mèches de chiens fous – sourcils circonflexes... et glisser ensemble jusqu'au murmure du « bonjour » ou s'assaillir en luron-luronne : jeu de crocs mordeurs, duo d'iris, retrouvailles de chair.

— Moi Adam !

— Moi Eve...

— Moi Vendredi !

— Moi fantasque naufragée !

— Moi triton trousseur !

— Moi zazoue à zigomates !

— Moi poulpe palpeur !

— Moi papoue à palper !

Paresse-caresse au bord du jour. Pupilles-papilles. Jeu lent des paumes et des reins. Pulpe des lèvres. Gland et vulve troussés dans l'ébouriffade des fourrures. Corps à corps des matins comme une escapade complice.

— Rendez-vous avec vous !

La radio zinzinait au bord du lit. Tensions, élections, compétitions, expositions... Washington, Téhéran, Kaboul, Pékin... chaos caracolant... petit condensé de barbarie, futilités ou grandeurs de l'aventure humaine... dont Jean retenait surtout les exploits scientifiques.

L'été passé, la sonde Juno avait commencé son survol de Jupiter à basse altitude en orbite polaire elliptique, et il avait fait de leur lit un hamac sidéral pour l'étirement cosmique en apesanteur ; Chloé avait plané à ses côtés pour la poésie de ce vertige. Elle savait que c'était le cœur battant de son travail à l'observatoire de Haute Provence, où deux collègues genevois – Mayor et Queloz – avaient découvert, le 6 octobre 1995, la première exoplanète tournant autour de l'étoile Pégase à 50 années-lumière de la Terre. Jean lui avait expliqué que cette date se hissait – dans l'esprit des astronomes – à la hauteur de la découverte du Nouveau Monde par C. Colomb le 12 octobre 1492 !

*

Au printemps le premier rayon de soleil se posait sur le mur de pierres nues au-dessus de leur lit.

— Plein Sud ! C'est inondé de soleil ! avait dit l'agent immobilier en les introduisant dans les lieux huit ans plus tôt.

Ils avaient flashé sur la vieille demeure située sur les contreforts de Grambois ; un unique regard échangé... et ils avaient su que c'était entre ces murs qu'ils bâtiraient leur pénates... nid... antre... tanière... et pétillant cocon !

Le premier jour d'octobre de cette année-là, la pluie battant aux carreaux « plein sud », leur « sweet home » avait accueilli pêle-mêle le bric à broc du meilleur de ce qu'ils avaient glané – ça et là – séparément, au fil de leurs vies de célibattants : une cruche grecque, une théière berbère, un énorme galet breton, un nautilus, un toucan vert et bleu au bec orangé, un panier tressé rempli de pommes de pins, une maquette de pirogue polynésienne, quelques bougies colorées, et des modèles réduits de Bugatti Torpedo, Dedion-Bouton et Panhard Levassor. Une brocante avait fourni table rustique, coffre normand et rocking-chair ; Alinea le convertible de leurs ébats. Ils avaient fixé au mur le poster des « deux figures en bord de la mer 1931 » de Picasso : couple sensuel, cocasse et complice, leur ambitieux modèle. Chloé avait apporté sa bibliothèque modulable chargée des œuvres complètes des poètes libertins « oubliés » de la Renaissance et du Grand Siècle auxquels elle avait consacré trois monographies. Ils avaient glané, tous les deux, dans les champs alentour la gerbe de froment et d'avoine qui trônait dans l'entrée... l'ensemble – pittoresque – composait un havre douillet où se sentir bien, quitter les armures de la vie sociale et échanger leurs saveurs contrastées : saxo ténor contre hautbois d'amour, irish coffee contre thé vert, Cranach et Vasarely, frisée au chèvre chaud ou spaghettis-ratatouille, physique quantique et blasons érotiques, bière rousse contre moelleux Loupiac... bref ! Le meilleur de ce qui leur restait une fois largués leurs passés, leurs « ex » et leurs indépendances. À l'orée de la trentaine, ils avaient renoncé au dogme sacré d'une décennie (« garder une tanière à soi ») et avaient échangé le charme du « chez toi ou chez moi, ce soir ? » pour l'acte de foi du « chez nous ».

*

Jean avait proposé de faire la traversée de leur vie en duo, la tête dans ses étoiles, les corps entrelacés par les cent « mignardises » de Marc Papillon De Lasphrise (le poète préféré de Chloé) et les cœurs à l'unisson avec, sous leurs pieds, la mappemonde à explorer, encore, toujours et sans fin ! Le pari d'une vie éperdument hédoniste adonnée à butiner toutes les saveurs de la vie.

Chloé avait acquiescé au fil de leur cinq premières années, puis elle avait plaidé qu'un couple devait ouvrir un espace de pleine humanité, pour que des vies nouvelles surgissent et que leur art de vivre soit transmis à une génération nouvelle puis à leur descendance comme un relais dans la course du temps. Elle

l'avait convaincu que devenir parents était une aventure plus décoiffante que descendre l'Orénoque en radeau, surfer au milieu des dauphins ou sauter du rebord d'un canyon un élastique fixé au gros orteil. La grande fête de vivre ne pouvait se résumer à une collection de beaux frissons : explorer, jouer, jouir, jubiler !... Toutes les saveurs de la vie les feraient passer au large de la plus profonde des émotions humaines : procréer puis accompagner et transmettre.

Quand Maxime et Marie étaient nés, l'aube était devenue leur refuge sauvegardé de parents alourdis par leurs charges respectives, un temps pour gérer la maison paisiblement et libérer les soirées dédiées à la vie de famille : gazouiller avec deux bambins, soigner les saveurs du seul repas partagé et se laisser aller en roue libre, en faisant cocon ensemble... Délassement du corps et de l'esprit, câlins et babillages... avant de s'abandonner doucement à l'apesanteur du lit.

Chloé collectionnait les « mots d'enfants » comme des pépites fugaces qu'elle notait entre les clichés des albums photos qui allaient composer, peu à peu, l'histoire de leur vie.

- Oh ! Des zharicots, Maman, j'en veux trop !
- Grand-mère, tu devrais pas fumer, tu vas mourir jeune !
- Papa, si pleut on prend le rapapluie !
- Une île ? C'est une flaque de terre !

*

Grambois, village perché, fortifié au XIV^e siècle avait remplacé tous les « ailleurs » de la mappemonde... la place de l'église avec son campanile du XI^e, la fontaine des Bartavelles et le château où Mirabeau aimait entrer par la fenêtre à cheval, composaient le décor choisi où allait se dérouler le film de leur vie. Ils aimaient parcourir les caliades, ces ruelles qui serpentaient entre les façades anciennes, et les volées de marches mulésiennes calquées autrefois sur le pas des ânes. Un escalier à rampe de fer descendait vers le vieux chêne quatre fois centenaire, puis le pont sur l'Eze et leurs balades favorites : le chemin de Valbonelle (leur préféré pour le panorama sur le Luberon) le chemin du Gaou, ou

celui des quatre fontaines...

L'été, l'île de Porquerolles avait effacé tous les archipels de la planisphère : ils louaient un voilier amarré sur le port, pour le frisson de l'aventure et laissaient s'écouler la « rondeur des jours » avec ses rituels : balades vélocipédiques dans la pinède, expéditions à travers tamaris et eucalyptus vers la plage de la Courtade, et aventureuses odyssees sur la licorne gonflable, chevauchée par les bambins, que les parents entraînaient vers des criques désertes pour enfiler les masques et surprendre sars, girelles et poissons-perroquet... Le soir on dégustait une coupe Mandarinier à l'Alycastre avant de regagner le bord pour un repas de Robinsons... puis veiller sous les étoiles avant de s'endormir bercés par le cliquetis des drisses. Un soir, Marie avait silencieusement contemplé un reflet de lune dans le seau du bord. Quand Jean s'en était saisi pour lessiver le pont, elle avait protesté :

— Papa, remets la lune dans le seau que je la voie de plus près !

Au village ou dans l'île, cette routine de rituels choisis avait remplacé tous les « ailleurs » visités ou rêvés sur la planète. Chloé avait eu raison...

— Dès que tu te réveilles, tu me réveilles !

Quand le printemps s'avancait, ils se glissaient nus, en douceur, hors des draps pour humer l'aube à leur fenêtre ouverte sur la campagne provençale : les gazouillis mêlés de mésanges, pinsons, chardonnerets et les senteurs d'amandiers, de thym, valériane et menthe sauvage.

À l'aube Jean et Chloé préservaient une liberté insolite : un temps suspendu pour faire l'amour ou deux cafés Satinato, des confidences, des projets ou une balade matinale... Après l'aube, il fallait dévaler le tremplin des heures et laisser tourner les quatre saisons sur leurs emplois du temps chargés.

Aubes grises... bleues... roses... glacées ou tièdes... bercées de brises légères ou secouées de bourrasques comme autant claques matinales... avant la grande dispersion des journées.

Quand le pli d'invitation arriva avec le courrier d'un matin à l'Observatoire, Jean le reçut d'abord comme un pensum (flatteur mais fastidieux) qui allait l'enlever à la douceur de leur cocon... puis sous les encouragements de Chloé,

l'attrait fit son chemin...